

LA DÉNÉGATION

SESAM du 5 octobre 1985 à juin 1986

Notes explicatives :

- Les textes en caractère gras sont des phrases de Freud extraites de « La Dénégation » (1925). Traduction de Bernard This et P. Theves in « Le Coq-Héron » n° 52 1975 (*Œuvres Complètes* XVII p. 165)
- Les textes en italique sont la transcription de notes de participants ou d'un enregistrement pris au cours du séminaire.
- Les textes en écriture droite sont écrits par Denis Vasse : ils ont été distribués au Séminaire du Samedi ou repris à partir de notes manuscrites, relevées dans les archives. »
- À la fin de la transcription du séminaire vous trouverez 4 annexes : ce sont des textes distribués par D. Vasse à la fin du séminaire ou trouvés dans ses archives.

INTRODUCTION

Le miroir dans ce texte se situe entre – le vrai, le faux – le oui, le non – le dehors, le dedans – le subjectif, l'objectif – éros, thanatos.

*Ce qui est à l'œuvre dans un tel dédoublement et dans de telles oppositions spéculaires qui ne sont pas dites, c'est le jugement opposé à la condamnation. La condamnation, au lieu de prendre en compte ce qui est de l'ordre d'un jugement, tente de définir ce qui est d'un côté ou de l'autre : c'est d'être là **ou** là. Ce qui est dans tous les clivages du pervers et dans ce qu'il y a de pervers en nous c'est être d'un côté **ou** de l'autre quand on veut sortir d'un jugement. La condamnation est une tentative de se faire sujet intellectuel qui décide de ce que l'autre dit en oubliant ce qui est refoulé en lui et qu'il ne veut rien en savoir. C'est le « ou » qui règne en maître : c'est vrai ou c'est faux. Si je suis faux, c'est que le vrai est hors de moi et si je suis vrai, le faux est à l'extérieur de moi : on retrouve le dehors et le dedans.*

*Un analysant dit : « Avant j'étais toujours dans le vouloir être bon pour cacher le mauvais ». (On est dans le ou/ou). Une phrase comme celle là est un signe d'espoir car elle montre qu'il a à faire à l'un **et** à l'autre. En rétablissant le « et » il n'est plus ou là ou là. C'est à cet endroit qu'un pervers qui est en train de sortir de la perversion a le vertige et qu'il nous dit : « Il y a personne ».*

La dénégation § 1

La façon dont nos patients présentent ce qui leur vient à l'esprit pendant le travail analytique, nous donne l'occasion de faire quelques observations intéressantes. « Vous allez penser maintenant que je veux dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai réellement pas cette intention ». Nous comprenons que c'est le refus d'une idée qui vient d'émerger par projection. Ou, « vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle ». Nous rectifions : donc, c'est sa mère. Nous prenons la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation et d'extraire le pur contenu de l'idée. C'est comme si le patient avait dit : « pour moi, c'est vrai, ma mère m'est venue à l'esprit à propos de cette personne, mais je n'ai nulle envie de laisser prévaloir cette idée ».

On est directement au cœur de la dénégation, à savoir :

- la négation d'un contenu ... « Ce n'est pas ma mère... »
- la négation de la position de sujet, c'est l'autre qui pense ça.

C'est le refus qui est pure projection. La projection c'est : « Vous allez penser que... ». Il n'y a donc dénégation que si il y a refus d'une idée qui vient d'émerger, c'est un refus par projection. En effet pour refuser une idée qui vient d'émerger il est simple de dire que cette idée a émergé hors de nous. Il est donc nécessaire pour parler de dénégation d'être dans un rapport transférentiel. Il n'y aurait pas de dénégation sans projection antécédente. La projection n'est pas dans le contenu mais dans le « vous allez penser que... » : elle est dans le refus préalable.

Tant que le processus de dénégation comme tel qui touche la position du sujet n'a pas été interprété, on peut admettre tous les contenus qu'on voudra : « c'est ma mère ou pas ma mère... » ça ne changera absolument rien.

Il faut donc admettre pour aller plus loin que là où ça dit quelque chose de moi, la spontanéité perverse, à la place de prendre pour soi ce qui se dit à l'intérieur de moi le projette à l'extérieur. « C'est l'autre qui le dit pas moi ». C'est pas moi c'est l'autre est l'accusation qui sert à couvrir un mensonge. D'où le paradoxe, l'accusation me libère au niveau social puisque ce n'est pas moi mais l'autre. Elle couvre toujours un mensonge, une division. Dans la dénégation, ce n'est pas possible que je pense ça et ça en même temps, et c'est tellement pas possible que c'est comme si jamais je ne l'avais jamais pensé. C'est comme si ça n'avait jamais été.

C'est une dénégation à cause de la projection qui nous ramène à une position antécédente mais ignorée, l'Ics du sujet. « C'est comme si jamais je n'avais pensé ça ». Quand il y a « comme si jamais », il y a contradiction, c'est que je ne pense qu'à ça mais sans le savoir. C'est le retournement de la pensée sur elle-même. Il s'agit de personnes qui, de ne pouvoir annuler une pensée en déduisent qu'une pensée ou un acte a été annulé : c'est épuisant car ça consiste à recommencer sans cesse puisque c'est toujours là.

À cet endroit, on est tout près de la toute puissance de la pensée qui est de faire « comme si jamais ». C'est comme ça que nous essayons d'échapper à la culpabilité dans un premier temps. « Il faut oublier » disent les bonnes gens. « Comme si jamais » veut dire « comme si ceci n'avait jamais existé et que ça avait toujours été ». Nous sommes dans un double registre : comme si ce qui était arrivé n'était jamais arrivé et ce que je voudrais penser était là depuis toujours.

Les gens qui ont fondé leur existence sur ce schéma, s'ils sont rentrés dans le travail analytique et qu'on les pousse un peu, ils mettent eux-mêmes la contradiction entre : - le REFUS de ce qui est arrivé, l'histoire.

- la NÉCESSITÉ que soit arrivé ce qu'ils veulent : vouloir.

Si on les interroge sur le contenu de ce qu'ils veulent (désir, besoin) ils ne savent jamais, - « c'est rien » -, tant il est vrai que ce qu'ils veulent est de ne pas avoir voulu ce qui est arrivé... c'est le champ même de l'analyse.

C'est donc vouloir ne pas vouloir ce qui est arrivé. L'objet du vouloir est confondu avec le plaisir, c'est ne pas vouloir : c'est complètement fermé. C'est donc un « ne pas vouloir » qui ne se montre jamais puisqu'il est toujours plein d'une espèce de fantasme d'être bon qui n'a pas voulu ça, mais qui n'a pas de contenus identificatoires. Autrement dit, c'est un vouloir qui ne montre pas ses oreilles derrière un vouloir sans contenu identificatoire.

À ce niveau là, l'instrument du pervers c'est l'intellect qui se perd toujours au niveau du doute sur l'objet du vouloir comme s'il voulait quelque chose sans qu'il ne soit pointé que vouloir c'est ne pas vouloir.

À travers la négation du contenu, c'est la dénégation du désir qui est en jeu. La dénégation vient de « dé/dis » qui veut dire séparation, direction en sens opposé, con-

traire, négation. Donc, négation de la négation, une négation négative, un non-négatif.

« Une façon de s'enkyster en étant impénétrable et en étant complètement absorbé en étant près d'elle coûte que coûte et à dire non » (Un analysant). Il s'agit de ces enfants qui veulent constamment être près de leur mère et qui en même temps disent « non » dans l'acte, « non » à la rencontre sinon ce serait la mort. Comment à travers un lien complètement dénégateur qui dit « oui » et « non » en même temps, qui dit « oui » pour dire « non » ou « non » pour dire « oui », un enfant est complètement soudé à une mère. Ce lien là, c'est ne pas avoir d'identité imaginaire.

Note manuscrite de D. Vasse. Ce processus de refus d'une idée qui vient d'émerger et sa projection hors de soi peut aller jusqu'à intéresser l'émergence même. C'est une dénégation du sujet, de ce qui parle par l'affirmation projective de la négation. La projection dans la négation veut que le faux soit vrai. Dans la projection hors de soi, ce qui touche ne surgit pas en moi : ça surgit hors de moi. Je n'y suis pas intéressé en tant que parlant dans l'ordre de la vérité et du mensonge. La place imaginaire qui reste à occuper est celle d'un non sans oui, un non originaire qui crée le refus.

Notes. C'est un texte sur la limite mais pointée négativement c'est-à-dire dans l'ordre de la négation. La négation n'a pas d'autre but que de ramener quelque chose de l'ordre de la dualité, limite radicale qui fait que la partie de moi où je prétends être, s'oppose spéculairement et radicalement à la partie de moi où je ne suis plus, où je ne veux pas être.

Ce jeu de la dénégation indique en négatif la peur de la division, du vide intérieur, du gouffre. C'est l'endroit du dédoublement où il n'y a personne. La négation entretient le dédoublement pour éviter la division. Il y a moi d'un côté, moi de l'autre : c'est imaginaire.

Si la négation est le refus par projection préalable de ce qui émerge, elle touche à la naissance. À cet endroit là, le premier cri de la naissance dit : « Il n'y a personne – et – est-ce que je suis là ? ». Il ne s'agit pas alors, pour l'analyste, de se laisser engloutir dans son propre dédoublement mais d'être le veilleur et ne rien faire d'autre que de permettre d'attendre. Les gens qui sont dans le dédoublement ont besoin de paraître à la mode. Il y a une épanouissance qui fonctionne comme dénégation. Le pervers ne fait fonctionner le jugement que comme un jugement contre (la condamnation).

Il n'y a de jugement et il n'y a de jugement dans l'ordre de la justice que s'il y a discernement entre vérité et mensonge. Il faut l'existence entre deux partis, ce qui veut dire que le sujet qui juge est à la limite de lui-même ET dans un rapport à une altérité : il est constitué par autre chose que son propre jugement sur lui-même.

Ce qui est nié dans la dénégation c'est le concept même de limite : dehors - dedans. Or notre corps est une limite. La seule image spéculaire dont on ait à se dépêtrer, c'est celle de sa mère en tant qu'elle n'est pas marquée du sceau de l'altérité. L'analyse, ce n'est pas montrer comment sortir du dédoublement c'est être le témoin du passage en croyant que ce qui spécifie l'homme, c'est qu'il parle, qu'il est appelé à parler et que constamment il naît de sortir de son propre dédoublement. Si on croit qu'il suffit que nos patients réintègrent le statut d'une image où on est bien, on va les aider à être tout bien ou tout faux : c'est un sacré mensonge. Le silence de l'analyste est le lieu de recueillement qui manque à celui qui parle. Un silence peut devenir lieu d'ouverture ou partie de bras de fer. Il convient que nous parlions en silence : ça dépasse la position technique de l'analyse que nous soyons en silence pour parler ce qui

pointe l'altérité en nous. La position vitale du silence vient du fait que je ne peux vraiment vouloir parler que dans la mesure où un autre parle en moi. Parler, c'est faire exister quelqu'un comme sujet, ce n'est pas nécessairement verbaliser. On crée le sujet à qui on parle.

À l'endroit de l'ouverture s'offre à entendre l'identification symbolique. Il faut énormément de travail pour que l'analysant puisse prendre le risque de se laisser prendre et ne pas s'accrocher à un mouvement de pensée qui concilie deux contraires qui nient la négation. Puisqu'il est là pour dire « non » à sa mère, s'il disait « oui » il serait complètement ravalé. S'il dit « non », c'est pour exister : il existe dans la dénégation du lien.

On ne peut parler de la dénégation que dans ce rapport de la parole à la pensée. La dénégation dénie la pensée pour ne pas avoir accès à la parole en tant qu'elle est fondée dans une altérité. On est dans le rapport du dédoublement à la division. La dénégation ne fait qu'entretenir un dédoublement qui évite la division et l'altérité. Dans la dénégation il s'agit de pointer le refus de ce qui surgit. Si la dénégation est un refus par projection anticipée de ce qui émerge, ça va toucher à quelque chose de la naissance : il s'agit bien d'un refus de l'origine. La dénégation devient alors quelque chose d'absolument nécessaire quant au repérage de l'origine.

Le contenu de l'objet dénié « C'est pas ma mère » exprime le refus que ça parle en soi et d'être dans la position de sujet comme tel. Ce processus de projection qui fait que ça ne peut parler que d'ailleurs, que d'un autre, est la marque d'un refus de naître.

La dénégation ce n'est pas la position d'un sujet parmi d'autres, c'est au contraire le refus de la position de sujet qui suppose le face à face, la parole et l'altérité. Tout cela est écarté au profit de la pensée dédoublée.

Les processus de dénégation ne sont repérables chez les autres que s'ils sont repérables en nous-mêmes.

On ne peut faire en sorte qu'un dénégateur ne soit pas dénégateur. On ne peut empêcher que quelqu'un dise « oui » ou « non », ça lui appartient. Ce qu'on peut faire, c'est mettre le pied dans la porte en pointant le refus de ce qui surgit. Comment rétablir ce qui va surgir à l'émergence du sujet ? Forcément il va y avoir quelque chose avec l'objet. On ne pourra ouvrir que dans la mesure où on pourra pointer l'objet imaginaire (au sens analytique) qui fait que sa disparition ou sa négation permet « le vouloir ne pas vouloir » parce que avoir un rapport avec un objet, c'est forcément tomber sous le coup de la loi qui le régit. Ceux qui veulent ne pas vouloir sont les désobéissants par excellence, des gens qui ne veulent pas connaître un rapport de parole avec quelqu'un mais qui préfèrent se soumettre à la férocité de leur pensée plutôt qu'à la parole de l'autre, à la parole comme tiers.

La dénégation est très articulée à quelque chose de digestif-anal. L'ouverture ne peut être que du côté du corps et si on ne va pas jusque là, ça devient un jeu intellectuel. Les interprétations qui portent sur pisse/merde ne sont possibles qu'à un moment où ça va déjà mieux pour le patient.

La dénégation implique une réponse négative à une question qui n'a pas été posée. Elle nie une proposition qui est sensée venir d'un autre, d'ailleurs ou du dehors. C'est là qu'il y a projection : « c'est vous qui dites » ! C'est la négation que la proposition puisse être née dans l'esprit de celui qui dénie. La dénégation touche plus que les idées, elle touche à l'émergence des idées, donc à la chair.

Le processus de la dénégation concerne un mensonge qui s'ignore. Le mensonge implique une position d'altérité : parler à quelqu'un, c'est le créer, le faire exister comme sujet. « Pas d'autres » c'est le fantasme de la toute puissance infantile, c'est le refus de naître d'un autre.

La dénégation §2

À l'occasion, on peut se procurer très commodément un éclaircissement recherché sur le refoulé inconscient. On demande : « Qu'est-ce qui peut bien vous paraître le plus invraisemblable dans cette situation » ? « Qu'est-ce qui, pensez-vous, est alors le plus éloigné de votre esprit » ? Le patient tombe-t-il dans le piège et nomme-t-il ce à quoi il peut le moins croire, il a par là, presque toujours avoué l'exact. Une belle contrepartie de cet essai se produit souvent chez l'obsessionnel qui a déjà été introduit à la compréhension de ses symptômes. « J'ai eu une nouvelle représentation obsédante. Il m'est venu à l'idée qu'elle pourrait signifier ceci, précisément. Mais non, ce ne peut, en effet, être vrai sinon ça n'aurait pas pu me venir à l'esprit ». Ce qu'il rejette, en se basant sur ce qu'il a entendu, c'est naturellement le sens exact de la nouvelle représentation obsédante.

Il existe bien entendu des aveux qui ne sont pas des dénégations. Dans ce texte il s'agit de l'aveu pervers, c'est-à-dire d'un aveu sous forme négative puisque celui qui avoue dénie : « ça ne me regarde pas » - « ça ne peut être vrai sinon ça ne me serait pas venu à l'esprit ». Il se passe là quelque chose de l'immédiateté négative. Là où surgit quelque chose de vrai, se dit le NON, si bien que partout où se dit le NON, de façon spontanée, nous aurons tendance à écouter un aveu, mais pas l'analysant : on lui donnera alors raison de son dédoublement, or c'est un aveu qui n'en est pas un, qui en est un sous forme négative et qui ne fait pas effet d'aveu pour celui qui parle. C'est un mensonge qui ne se dit pas – dans l'inconscient. Nous devons essayer de révéler cette torsion. Le pervers nous gratifie d'un dédoublement dont il ne peut sortir parce qu'il est dedans. Nous prenons conscience du dédoublement que quand nous passons dans le registre de la division. C'est ce passage là qui est tellement important. Quand quelqu'un parle, c'est qu'il sort de son dédoublement.

Le petit malaise qui nous agite, c'est la limite entre conscient et inconscient : c'est le malaise de parler, à savoir quelque chose qui tourne autour de l'impossibilité d'être adéquat à ce que nous voulons dire, à ce qui parle en nous. On peut aussi parler pour ne pas dire ce malaise qui nous réfère à ce qui parle en nous. Sauf à se laisser glisser dans un narcissisme répétitif, parler vraiment c'est d'une certaine manière être confronté à ce malaise. Ce malaise ne peut pas ne pas apparaître dans la cure analytique.

Il est à noter à quel point la dénégation concerne le corps en le laissant en rade et en ne voulant rien en entendre. Le plus verrouillant dans l'ordre de la dénégation et de la non écoute de ce qui se passe dans le corps, c'est l'absence de rêves. On ne peut repérer que les terreurs nocturnes de l'enfant.

Toute l'activité verbale du rêve est négativée ce qui permet à leur vie de devenir un rêve. Ils refusent de rêver parce que ce serait trop dur. Il y aurait quelque chose avec la mère qui ne marcherait plus et qui ouvrirait un conflit avec elle. Par ailleurs, la mère leur demande que ça ne parle pas du père. Une situation de jalousie fait souvent basculer cette situation. Tout se passe comme si le non-rêve consacrait le dédoublement qui met à l'abri d'une division subjective dans laquelle le dénégateur ne peut pas entrer puisqu'il n'y a pas eu de témoin. Ce serait trop douloureux, insupportable d'être à la fois bon et mauvais. Nous voulons tous, quelque part dans notre imaginaire, être tout bon ou tout mauvais.

Quand Freud parle « d'idée », il parle de ce qui se passe dans la tête. Nous ne voulons pas que telle ou telle idée prenne sens pour nous. Quand Freud parle de « sens », il veut dire que quand une idée n'a pas de sens pour nous, c'est que nous ne voulons pas qu'elle s'inscrive dans le corps. Ne pas laisser fonctionner une idée dans le

sens et la répercussion qu'elle a dans le corps, c'est effectivement s'enfermer dans la confrontation avec une autre idée dans la tête. Idée et sens c'est souvent la même chose. « Le sens exact... » : dans la mesure où c'est une idée pure c'est l'opposé de la vérité (rapport exact/inexact). Ainsi ce qui apparaît comme exact c'est l'opposé dans la tête. Par exemple le drame des homosexuels c'est de ne pas être hétérosexuels parce que l'exactitude du sens est confondue avec la vérité qui chez eux, est d'être hétérosexuels.

« Ce n'est pas vrai si ça n'aurait pas pu me venir à l'esprit »... est une confusion entre vérité et exactitude. C'est le drame des obsessionnels qui ne sont jamais contents de ce qu'ils disent. Ils n'arrivent pas à parler car ce n'est jamais exact. Il y aurait pour eux, quelque part, quelque chose de la parfaite exactitude à dire et ils la recherchent. Ce qui est douloureux chez un obsessionnel qui va jusqu'au bout, c'est qu'il n'a rien à dire alors qu'il a passé toute sa vie à combattre en faveur d'un moi tout puissant qui enfin occuperait le devant de la scène et qui voudrait parler. Quand on arrive à ce point là ; c'est que quelque chose de l'altérité se fait entendre. La représentation obsédante fonctionne à la place du suspend de l'esprit qui consiste à écouter quelqu'un. On veut bien entendre quelqu'un d'autre ou se laisser atteindre par la parole à condition d'être persuadé d'avoir nous-mêmes avancé quant à l'exactitude des choses... si bien qu'on n'écoute pas ! Ce que nous appelons compréhension est très nettement marqué d'une position obsessionnelle. Nous préférons passer notre temps à reconnaître que cette recherche permanente de l'exactitude ne marche pas plutôt qu'obéir, c'est-à-dire se laisser toucher par ce qui parle. La confrontation des idées dans la tête vient à la place d'écouter et parler.

Tout est exact et rien n'est vrai dans l'ordre de la connaissance. Il n'y a pas de signifiant de la connaissance qui peut représenter le sujet. Le sujet comme tel, ce qui parle, n'est pas représentable dans l'ordre de la connaissance.

C'est sur ce point que se font les affrontements les plus sanglants à propos de l'interprétation de l'œuvre de Lacan. Pour J.A. Miller, le sujet n'est pas représentable, il n'est qu'un effet du discours c'est-à-dire un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant... mais, ce sujet comme tel n'est jamais comme tel : il est simplement ce qui se représente d'un signifiant pour un autre signifiant. Ou alors, ce qui se présente dans l'ordre de la signifiante est un sujet qui, bien que non représentable dans l'ordre de la connaissance, est justement la source et la fin de la connaissance dans la méconnaissance. Il faut choisir. Lacan n'a pas vraiment tranché. Si le sujet n'est jamais que l'effet du discours nous sommes effectivement dans la perspective du nihilisme contemporain et ce n'est pas ma position. Dire que le sujet n'est représentable par rien, que tout est exact mais que rien ne représente le sujet, que le sujet n'est pas représentable dans l'ordre de l'exactitude, c'est dire que c'est impossible : c'est une des dimensions de l'impossible lacanien.

La dénégation § 3

Un contenu de représentation ou de pensée, refoulé, peut donc se frayer un passage jusqu'à la conscience, à condition qu'il se laisse dénier. La dé-négation est une façon de prendre connaissance du refoulé. C'est déjà, à proprement parler, une levée du refoulement, mais ce n'est assurément pas une acceptation du refoulé. On voit comment, ici, la fonction intellectuelle se sépare du processus affectif. Par le secours de la dé-négation, ne se trouve annulée que l'une des conséquences du processus de refoulement, de sorte que son contenu de représentation n'arrive pas à la conscience. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé

malgré la persistance de l'essentiel touchant le refoulement¹. Au cours du travail analytique nous créons souvent une autre modification très importante et assez étrange de la même situation. Nous réussissons à vaincre aussi la dé-négation et à faire passer l'acceptation tout à fait intellectuelle du refoulé, - le processus du refoulement lui-même n'est pas encore, par cela, levé.

*Notes. La dénégation c'est donc : - la séparation entre la tête et le corps
- la séparation entre l'intellectuel et l'affectif.*

L'intellectualité est l'arme même de la dénégation parce que la dénégation est proche de l'esprit, ce qui veut dire, séparation entre ce que je comprends et ce qui me touche, ce qui m'affecte, ce qui fait corps, la souffrance par exemple. Le dénégateur ne sait pas qu'il ment, la dénégation étant précisément faite pour éviter d'accéder à notre mensonge.

Dans ce processus d'intellectualisation, la dénégation connaît le refoulé, connaît la représentation refoulée mais ne veut rien savoir du refoulement. Elle connaît la représentation refoulée et en même temps qu'elle la connaît, elle pense que ça ne touche pas. Or le refoulement dit quelque chose au niveau du corps et de la parole. La dénégation est dénégation parce que l'intellect connaît le refoulé mais du moment que je connais la représentation refoulée, c'est que je ne suis pas touché. Le savoir devient la preuve que ce n'est pas vécu. C'est dit à un autre, ce qui est une façon de ne pas le vivre. C'est tout le processus pervers. Il y a une manière de dire, de se dire à soi-même qui est une manière d'éviter d'éprouver. Ce n'est évidemment pas dans l'ordre de l'intentionnalité : c'est un truc qui fonctionne tout seul.

Dans la dénégation il y a une sorte de déconnexion entre l'intellect et l'affectif : ce moment où on essaie de comprendre quelque chose nous donne à nous-même la preuve que nous ne sommes pas touchés c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu refoulement.

Dans la règle fondamentale, « Dire ce qui vient », dire ce qu'on éprouve c'est tellement difficile. Dire ce qui vient et pas ce que l'on pense. Dire ce qui vient est de l'ordre du malaise, du silence et pour que ça ne vienne pas, on parle de ce que l'on sait. Tant qu'on n'a pas touché à ça dans une cure, il ne se passe pas grand-chose et la situation psychanalytique elle-même peut devenir le lieu d'une gigantesque dénégation. Puisqu'on parle de choses exactes, elles disent dans l'ordre intellectuel des choses exactes mais ce qui est dit dans la dénégation, ça ne touche pas. « Je m'en fiche parce que je sais ». C'est la grande illusion de la psychologie mêlée à la psychanalyse.

C'est à cet endroit de déconnexion entre intellectuel et affectif que Freud va s'embarquer sur la question du jugement.

Le psychotique n'est pas tellement dans la dénégation : il est le fruit de la dénégation. C'est pour cela que les milieux mondains quels que soient les types de mondanités produisent des psychotiques. La mondanité c'est ce qui réfère le sujet à un objet, à une norme : statut social, fric, sang, religion, science... La mondanité est une organisation du monde qui met un objet dans l'ordre de la représentation, un objet prestigieux, à l'endroit où on devrait accéder au manque et à l'ouverture à la parole de l'autre. Notre imaginaire est fait de telle façon que pour être ce que nous croyons la vérité de l'être, par exemple médecin ou jésuite, ça devient un objet au lieu de devenir un sujet parlant, c'est-à-dire un homme. Parler véritablement à quelqu'un suppose la chute de cet objet. Dire cet objet et le qualifier dans un rapport à l'autre tout en restant dans cette ouverture là, c'est laisser chuter cet objet comme lien de notre propre source.

¹ Le même processus est à la base du processus, bien connu, de conjuration : « Comme c'est bien que je n'ai pas eu, depuis si longtemps ma migraine ! » Mais c'est la première annonce de l'accès, dont on sent déjà l'imminence, auquel on ne veut cependant pas croire.

Ça peut être intellectuel, mais alors on retombe dans la dénégation. Si ça ne s'accompagne pas chez l'analysant d'une déprime, d'un passage à l'acte, d'un combat, si ça ne touche pas, c'est une dénégation.

La dénégation c'est le jeu avec le savoir pour éviter l'éprouvé. Les jeux de la dénégation sont le miroir en abîme qui se donne comme la lucidité absolue : il n'y a d'issue que suicidaire.

Il m'arrive de dire à un patient : « Vous ne supportez pas d'être entendu à cet endroit ». La réponse effectivement ce sont des idées de suicide. Toute une vie basée là-dessus fonde l'identité du sujet. La chute de l'objet (a), s'en remettre à quelqu'un d'autre pour être nommé et non défini par cet objet, abandonné à cet objet, c'est s'éprouver comme mort et comme il ne veut pas la mort, il se tue : il n'y a pas qu'une seule manière de ne pas vouloir mourir, c'est se tuer. Il y a une mort pour vivre, la mort de l'imaginaire et du mensonge. Tout le mal ne vient pas bien sûr de l'imaginaire : le mal c'est le refus, « c'est que je détourne le sens de la vie ».

Dire que la vie n'a pas de sens c'est dire que la vie et la mort c'est la même chose, comme si la mort c'était quelque chose. C'est la raison pour laquelle elle est personnifiée sous forme de mère archaïque, de sorcière...qui sont des personnifications de la mort en tant qu'imaginée.

Il y a une manière d'opposer spéculairement la vie et la mort qui est le cœur même de la dénégation. La mort devient alors une vie qui tue. La mort comme telle ne tue pas. C'est une autre vie qui tue. Une vie qui ne veut pas se reconnaître dans une autre vie c'est la vie qui tue. C'est pour cela qu'elle va avoir les couleurs intéressées de la maternité et de la paternité. Ça va être la sorcière au lieu de la mère tendre, la mère qu'on ne peut pas supporter. Violence extrême à ne pas supporter d'avoir été dans le ventre d'une femme, ce qu'on retrouve surtout chez les femmes. Cette insupportabilité apparaît souvent derrière un dévouement filial extraordinaire. Plus on parle de ces choses là avec précision, plus le risque de dénégation est grand.

La dénégation dénonce ce qui surgit dans l'éprouvé : elle est accompagnée d'une conscience intellectuelle du refoulé ce qui est la preuve que je ne suis pas touché. C'est un système vicieux par excellence. La dénégation nous mène au plus près de la question du surgissement du sujet en nous, de ce qui nous fait vivre.

Le fœtus en tant qu'il peut représenter tous les objets (a), enfant mort dans le ventre de sa mère, un enfant identifié au regard, aux fèces ou à rien, c'est un enfant mort. L'enfant vivant est un enfant qui parle. Il faut laisser tomber le fœtus. Cette position de l'enfant vis à vis de sa mère portant ce qui la fait vivre et ce qu'il vit à l'intérieur d'elle est un lien tout à fait privilégié pour le pervers, parce qu'il va vouloir vivre de cet enfant là qui est la vie de sa mère. On est donc en pleine specularité : c'est ou elle ou moi parce qu'il ne peut y avoir deux vivants. Alors, lâcher la vie comme objet de satisfaction et la prendre pour ce qui se donne, ce pourrait être la définition de la psychanalyse.

La femme n'a pas besoin de se prévaloir parce que c'est elle qui a les clés de la vie, c'est elle qui instaure comme vivant le comportement de l'homme. C'est toujours les femmes qui gagnent et elles en meurent si elles entrent en rivalité avec les hommes alors que ce sont elles qui rendent vivant. La parole est entre homme et femme. Ce rapport là, d'altérité, est constitutif des deux. Dans la mesure où ce rapport disparaît, est annulé comme tel, on entre dans le dédoublement et dans l'accusation réciproque. « C'est pas moi c'est elle ou c'est pas moi c'est lui »... ou c'est le serpent, une bête, ce qui ne parle pas et que je fais parler. L'expérience d'une femme livrée à la pulsion sexuelle comme instrument de libération et qui ne veut pas identifier sa

sexualité à autre chose qu'à la bestialité en tant qu'elle fonctionne bien comme ça, c'est ce qui dépasse l'homme. Les jeunes disent quand ils sont très contents : « C'est bestial ». Quelque chose qui fonctionne sans moi, ce qu'on retrouve dans tous les fantasmes de viol : jouir sans y être. C'est une dénégation, pour ne pas éprouver. Alors, quand on touche à ça en analyse, c'est le gouffre, le vertige. Dans ce processus de dénégation on est accroché à ce qui n'est pas sujet pour devenir un sujet qui n'est affecté par rien, ce qui est la définition même de Dieu, pur esprit.

Pour en revenir au §3, en résumé ...

Ce n'est pas comprendre qui fait lever le processus du refoulement.

La dénégation ne veut rien savoir du refoulé.

Quand on dit au patient : « Laissez-vous parler, ne faites pas d'exposés... », ça les met en colère, ce qui est bon signe mais c'est difficile à supporter pour l'analyste.

La dénégation §4

Comme c'est la tâche de la fonction intellectuelle du jugement d'affirmer ou de définir des contenus de pensée, les remarques précédentes nous ont conduit à l'origine psychologique de cette fonction. Dénier quelque chose dans le jugement veut dire au fond : « C'est quelque chose que je préférerais bien refouler ». La condamnation est le remplacement intellectuel du refoulement : son NON en est la marque même, à peu près comme « *Made in Germany* », un certificat d'origine. Au moyen du symbole de la négation, la pensée se libère des limitations du refoulement et s'enrichit de contenus dont il ne peut se passer pour son accomplissement.

« Au moyen du symbole de la négation, la pensée se libère des limitations du refoulement ».

Or on ne pense bien, harmonieusement que dans l'épreuve des limites. Toute pensée qui s'affranchit de la limitation et par conséquent du refoulement, pense toute seule mais alors le corps est au service de la tête. La pensée se libère du corps.

La dénégation touche à quelque chose de l'univers. Tout le développement de la civilisation actuelle est basé sur la dénégation. Ce qui va bien fonctionner c'est la société comme telle, le fonctionnement pour le fonctionnement, le corps l'organisme pour l'organisme mais pour que ça fonctionne aussi bien, il faut qu'il y ait exclusion du sujet s'il est vrai qu'il n'y a pas d'autre métaphore du sujet que le corps. S'il y a une civilisation qui ne veut pas mourir, c'est bien la nôtre. C'est pour cela que ça tue autant de tous les côtés, mais elle ne veut pas reconnaître le refoulement.

La dénégation de la position de sujet vise le fonctionnement pour le fonctionnement : faire en sorte que la société continue à vivre pour qu'elle ne dépérisse pas alors que chacun d'entre nous est enfermé dans quelque chose où il ne respire plus dans son corps. Il n'y a plus cet aspect d'ouverture dont seul le corps humain est le lieu. Il est le lieu de ce combat que veut éviter la dénégation, combat contre la confusion des trois axes : vie-mort, vérité-mensonge, homme-femme.

Un pervers ne peut avoir accès à la distinction vie-mort que s'il dépasse la confusion homme-femme. Le chemin de la parole n'a rien à voir avec une représentation objective uniquement maternelle. Il suffirait alors de convaincre quelqu'un qu'il a un « fait pipi » et qu'un autre n'en a pas pour que la distinction homme-femme soit faite... mais ça ne marche jamais. C'est pour cela que la psychanalyse est un véritable tonnerre : elle redécouvre que l'interlocuteur du désir d'être, c'est l'altérité en tant que c'est un trou dans les représentations, un manque propulsé au lieu de l'origine.

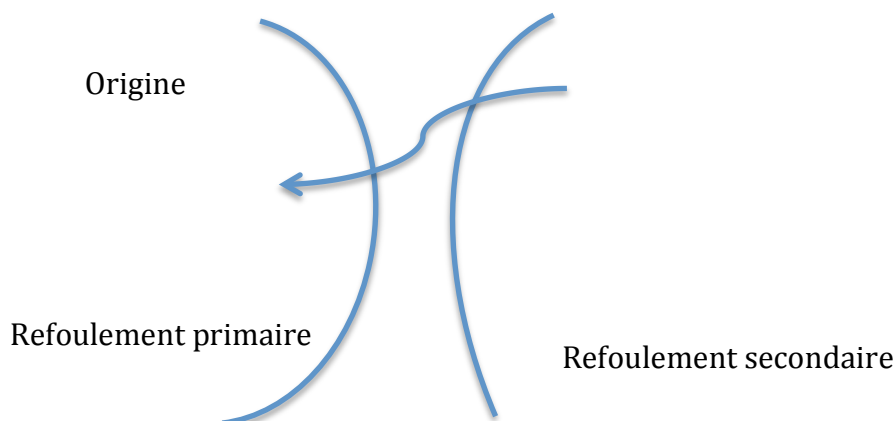
Karl Romer définit le sujet : « L'homme s'éprouve précisément comme personne à caractère subjectif quand face à lui-même, il se pose comme le produit de ce qui lui est radicalement étranger ».

Pour cela, il faut que mon histoire soit constituée par la chute de tous mes objets (a), de tout ce que j'imagine que je suis et de tout ce après quoi je cours en pensant que si je réalise ça je vais réaliser ma propre identité. Ce qui est radicalement étranger c'est l'Autre, ce qui n'est pas de l'ordre des représentations. Je suis créé à l'image de ce qui n'a pas d'image, condition selon laquelle ça parle... sinon, je fais parler les images.

Dans la dénégation, on a toujours le droit de dire que c'est les autres qui dénie, mais on n'a pas le droit de le dire tant qu'on n'a pas découvert le chemin qui mène à la sienne. Nous avons donc à découvrir en quoi nous nions l'homme sous prétexte de faire fonctionner la société. Depuis toujours l'homme s'aliène à la production de ce qu'il fait et ne peut arrêter ça : on ne peut arrêter la science. C'est ce qui s'annonce comme déflagration, comme maladie, comme mort. Qui va réhabiliter le sujet ? Qu'est-ce qui va nous sortir de là ? Est-ce qu'il y a un espoir ? Pour faire l'expérience de l'espoir il faut aller au bout du désespoir. La dénégation nous entraîne à ne même plus pouvoir adhérer à l'espoir parce que l'espoir est marqué de la radicale altérité pour l'homme. Quand un pervers se met à pleurer en séance sur notre divan, il est en train de sortir de sa perversion.

Intervention (de Mme D'Orazio ?) sur le rapport entre refoulement et dénégation.

Le refoulement est une façon d'être touché sans le savoir, mais d'être touché quand même, alors que la dénégation étant corrélative de la levée du refoulement, il ne s'agit plus de vérité dans l'inconscient ni d'affect. La vérité devient intellectuelle et n'est plus la vie. La dénégation sépare la vérité de la vie. Elle a à voir avec le refoulé sans que le refoulement soit levé ? Elle remplace intellectuellement le refoulement. La dénégation vient à la place du refoulement qui ferait qu'on soit touché sans qu'on sache comment par l'affect. Quand on parle du refoulement, on parle toujours du refoulement secondaire, mais si on veut y comprendre quelque chose il faut aller jusqu'à la question de Freud qui dit : le refoulement c'est ce qui renvoie les représentants représentatifs d'un affect dans un endroit où, étant séparés de l'affect qui les fait vivre, ils sont stockés. Pour qu'il y ait refoulement secondaire il faut qu'il y ait quelque chose qui attire ce qui est refoulé : c'est le refoulement primaire. Originellement a été refoulé quelque chose où tous les représentants représentatifs reviennent.



Ce qui est refoulé originellement dans l'homme c'est la parole (entre les parents). Si c'est la naissance de ce qui parle en nous qui est primordialement refoulé, c'est l'axe de parler vraiment qui est refoulé. Il s'agit de ce que représente la parole dans la mesure où elle met en œuvre des rapports avec d'autres qui ne veulent pas être connus et qui vont être tirés, retirés du côté où c'est refoulé d'abord.

Ce qui parle en nous est affecté originellement d'un refus. Le « mi-dire » dans une certaine technique psychanalytique c'est une manière de ne pas parler du mensonge. Tout ce que nous disons même quand nous mentons dit la vérité : si nous n'étions pas appelés à dire la vérité, nous ne parlerions pas (ce que va dire le psychotique).

Tout homme est menteur. Parler c'est toujours mi-dire : dire tout dans l'ordre des représentations est impossible. C'est ce qui différencie une science qui veut tout dire et l'infini d'une foi qui croit que ce qui cherche à se dire dans l'homme c'est l'altérité. La science va du côté de la tête : pour qu'elle se développe il faut qu'il y ait exclusion du sujet en tant que sujet et du corps de l'homme. La vérité dans l'ordre de la foi répond de l'acte de chair. Le paradoxe est que la vérité humaine est dans la chair et pas dans la tête. C'est dans la mesure où la chair (une vie qui se donne) parle qu'elle dit la vérité.

La dénégation § 5

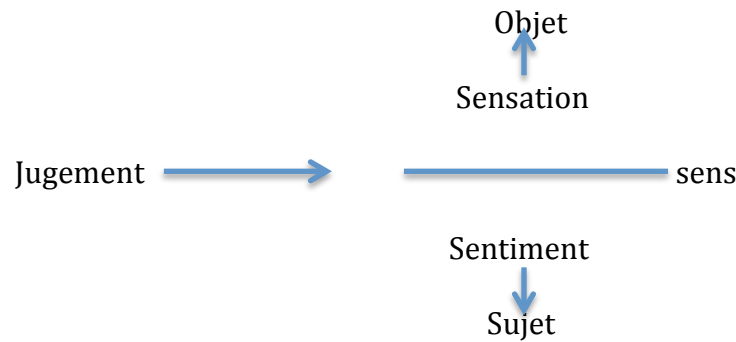
La fonction de jugement a essentiellement deux décisions à prendre. Elle doit attribuer ou retirer, verbalement, une propriété à une chose et elle doit d'une représentation, attester ou contester l'existence dans la réalité. La propriété dont il doit être décidé, aurait pu à l'origine avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nocive. Exprimé dans le langage des plus anciennes motions pulsionnelles orales : ceci je veux le manger ou je veux le cracher et en poursuivant la transposition, ceci je veux en moi l'introduire et ceci hors de moi l'exclure. Alors ça doit être en moi ou hors de moi. Le moi-plaisir originel veut, comme je l'ai développé à un autre endroit, s'introjecter tout le bon, rejeter de soi tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors, lui est tout d'abord identique.

« Se libérer des limitations du refoulement... » Le refoulement est à disposition à l'intérieur et normalement empêché de penser. Penser le refoulé sans le refoulement c'est dénier le refoulement. La condamnation c'est le NON dit à un contenu de pensée, à des mots dits dans la tête : on est du côté du discours en tant qu'objet. La condamnation satisfait intellectuellement à la pensée : « Ça n'existe pas » - « Je ne veux pas le savoir ». Le refus devient intellectuel c'est-à-dire séparé du corps. Il n'y a même plus de symptôme, c'est la radicalité de la pensée, une condamnation sans adhésion. La toute puissance de la pensée en tant qu'elle n'est plus référée à l'infantile touche à la question du vide.

La fonction intellectuelle a pour fonction le principe de contradiction qui devient la vérité du sujet et plus le rapport au corps. Nous ne pouvons réfléchir logiquement que dans le « ou » - « ou ». Enfermer un enfant dans cette contradiction c'est le mettre dans un doute perpétuel.

Chez Kant le concept de jugement affirme comme vrai et dénie comme faux les contenus de la pensée selon les rapports que l'homme entretient avec la réalité que les contenus de la pensée représentent.

Connaissance



Le jugement c'est ce qui réfère le sentiment à un objet par ????

Pour Kant le jugement est articulé au principe de plaisir – déplaisir

La dénégation § 6

L'autre décision de la fonction de jugement, celle qui concerne l'existence réelle d'une chose représentée est une affaire du moi-réel-définitif qui se développe à partir du moi-plaisir initial (épreuve de réalité).

Le jugement a deux décisions à prendre :

1- Le jugement d'attribution (§5) qui est un acte de la pensée par lequel j'attribue une qualité à une chose : par exemple, cette salle est claire.

2- Le jugement d'existence c'est l'acte de la pensée qui décrète qu'il y a quelque chose. C'est la question d'Heidegger : « Pourquoi y a-t-il quelque chose et pas rien » ?

Le « moi-réel-définitif » c'est le sujet. Il n'y a de réel que dans l'ordre du sujet. Il y a ici un gauchissement de la pensée de Freud mais il nous aide tout de même à comprendre certaines choses.

Maintenant, il ne s'agit plus de savoir si quelque chose de perçu (une chose), dans le moi doit être admise ou pas, mais si quelque chose de présent en moi comme représentation peut aussi, dans la perception (réalité) être retrouvée. C'est comme on le voit, de nouveau une question du dehors et dedans. Le non-réel seulement représenté, le subjectif, n'est qu'en dedans. L'autre, le réel est aussi présent au dehors. Dans ce développement, la considération du principe de plaisir a été mise de côté. L'expérience l'a enseigné, il est important non seulement de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la propriété « bonne », donc mérite l'admission dans le moi, mais aussi si elle existe dans le monde du dehors, de façon que l'on puisse s'en emparer au besoin. Pour comprendre cette progression on doit se rappeler que toutes les représentations proviennent de perceptions, elles en sont des répétitions.

Dans l'ordre de l'appareil psychique c'est la répétition (retrouvailles) qui va confirmer la première perception qui elle, est perdue dans l'affirmation définitive : « il y a quelque chose ». Mais la répétition d'une perception peut devenir le lieu même d'une erreur majeure car on peut croire que si ça se répète c'est que ça existe. C'est un problème dans lequel les psychanalystes risquent de tomber.

C'est « de nouveau une question du dehors et dedans » ... Le réel est opposé au moi réel définitif : du coup, il n'y a plus qu'une réalité extérieure. C'est vrai et

c'est pas vrai. Heureusement il y a « aussi » dans le texte de Freud. « L'autre réel est aussi présent au dehors ».

« ... la propriété bonne (jugement d'attribution) mérite l'admission dans le moi, mais aussi si elle est présente dans le monde du dehors, de façon que l'on puisse s'en emparer au besoin »... comme si la réalité de la chose était extérieure et ne dépendait pas du « moi réel définitif ». Car c'est le même réel. Il n'y a de réel que dans une extériorité qui rejoint l'intériorité. L'intime et l'extérieur sont dans une radicale altérité. Nous faisons l'expérience du réel de ce que nous sommes que parce que nous avons un corps et sommes confrontés à une extériorité corporelle.

... « Pour comprendre cette progression on doit se rappeler que toutes les représentations proviennent de perceptions, elles en sont des répétitions. » Toutes les représentations sont répétitions de perceptions. Nous ne percevons jamais la perception originelle que dans l'ordre de la seconde, c'est-à-dire dans l'ordre de ce qui est déjà répétition. Il n'y a d'origine pointée, c'est-à-dire de réel ouvert que dans un rapport à deux termes dont aucun n'est second ou premier par rapport à l'autre. Nous n'accédons à la perception que dans l'ordre de la répétition et jamais la répétition ne nous donnera ce qu'est la première perception : elle est ouverte du côté de l'origine.

À l'origine l'existence de la représentation est donc déjà une garantie de la réalité du représenté. L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle se met en place d'abord en ce que le pensé possède la faculté de présentifier une nouvelle fois quelque chose de perçu une première fois, ceci par reproduction au dehors. Dans la représentation, l'objet n'ayant alors plus besoin d'être disponible au dehors.

L'existence de la représentation est bien à l'intérieur de nous : il n'y a de représentation qu'à l'intérieur du sujet et c'est une garantie de l'existence de la réalité du représenté.

Freud tourne autour du concept de parole et d'altérité mais n'arrive pas à le pointer. Nous lisons Freud avec l'ouverture de Lacan c'est-à-dire en pensant que « le moi est la représentation du sujet ». Le moi définitif-réel c'est le fait que j'existe. Mais on dit le fait que « je » existe, c'est qu'il n'est pas moi. Le moi représente le sujet mais il ne l'est pas. Le concept de parole et d'altérité vient s'inscrire dans des textes comme celui-ci pour Lacan qui en posant la question de la parole et du corps réintroduit la question de l'homme, de l'ontologie en tout cas. C'est l'intérêt de la psychanalyse qui nous fait sortir de la philosophie. Au lieu de poser la question « qu'est-ce que l'Être » elle pose la question « qu'est-ce que le corps » : c'est plus pertinent.

Le but premier et immédiat de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver un objet correspondant au représenté dans perception réelle, mais de le retrouver, de se persuader qu'il est encore présent. Une nouvelle contribution à la différenciation entre le subjectif et l'objectif dérive d'une autre aptitude de la faculté de penser. La reproduction de la perception dans la représentation n'est pas toujours sa fidèle répétition : elle peut être modifiée par des omissions, changée par des fusions d'éléments différents. L'épreuve de réalité a donc à contrôler jusqu'où s'étendent ces déformations. On reconnaît toutefois comme condition pour l'installation de l'épreuve de réalité, que se soient perdus des objets qui avaient autrefois procuré réelle satisfaction.

Ce qui ouvre le travail, c'est toujours la manière dont nous avons occulté quelque chose pour pouvoir faire le travail : l'occultation est donc une nécessité. Si le travail est bien fait, ce qui se retrouve, c'est la question occultée. Il n'y a que par la question de l'occultation que se transmet la vraie question. Nous n'avons pas d'autres accès à ce qui parle en nous qu'à suivre ce qui y résiste. Ce qui résiste le plus au réel

extérieur et au réel intérieur, c'est le mot **réel** : ce sont la ou les réalités c'est-à-dire ce que nous nous représentons. C'est ce que nous imaginons qui résiste le plus à ce qui nous advient dans le réel. L'erreur de l'homme n'est jamais plus radicale que quand il est convaincu qu'il ne se trompe pas. La psychanalyse est ainsi remise à sa vraie place : elle nous indique le chemin, nous aide dans cette traversée du jeu des résistances et nous montre en même temps la manière dont s'articule l'appareil psychique : ce qui se passe dans l'appareil psychique n'est pas identiquement la question de l'homme.

La clôture est le moment où notre moi définitif n'est plus ordonné à l'existence réelle mais où notre moi définitif tente de s'identifier à une partie du principe de plaisir : agrément/désagrément ce que font les pervers. Agrément/désagrément va devenir leur duplicité, leur dédoublement.

Ce qui a l'air d'être originel, c'est le principe de plaisir à savoir, ce que nous imaginons. Nous demandons à l'image que nous avons de nous-mêmes (jugement d'attribution) notre propre identité. L'axe imaginaire a l'air d'être premier. Il est vrai que ce qui se donne comme premier dans la perception c'est l'image que nous avons de nous-mêmes. Ce qui serait du côté du jugement d'attribution c'est ce que Lacan appelle « l'axe imaginaire » et le jugement d'existence, « l'axe du réel » c'est-à-dire la parole. À cet endroit l'imaginaire chute et quelque chose de la parole surgit. Plus je crois devoir mon identité à l'image que j'ai de moi, plus je fais de l'image que j'ai de moi le grand A et plus je fais de moi le moi réel définitif c'est-à-dire le sujet.

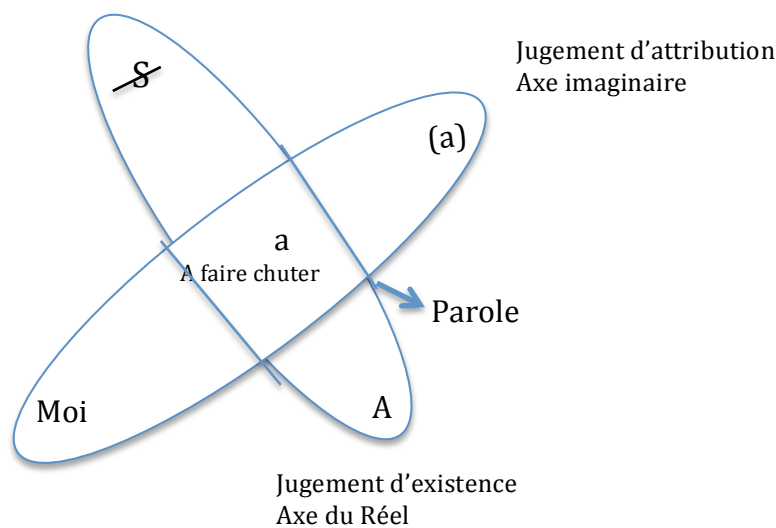


Schéma sur axe pivotant où - a risque de se superposer sur A
- Moi risque de se superposer sur ~~S~~

La position perverse opte pour le recouvrement –superposition parce que la force libidinale du désir est engagée dans un rapport où je suis Moi, où je suis l'image de Moi. Nous sommes alors dans la problématique redoutable du « ou » : je suis tout bon ou je suis tout mauvais. Il y a une tentative, qui est l'énergie même du désir, qui va dans l'impasse d'une identification à un terme qui n'a comme issue que de s'opposer à un autre. Plus on s'identifie à l'un, plus on va nécessairement s'opposer à l'autre. Par exemple à un pervers qui faisait systématiquement le contraire de ce qu'il disait : « Vous êtes dans un état perpétuel d'auto-transgression ».

La parabole est un récit qui offre deux possibilités d'identification à celui auquel elle s'adresse, identification à un des termes de la parabole. Cette identification dit que la position initiale ou apparemment originaire de celui qui l'écoute n'est pas possible jusqu'au bout sauf à s'inverser dans les positions contraires. Par exemple, dans la parabole du Pharisien, celui qui méprise les autres en se croyant tout bon, adéquat à la loi et du Publicain (Luc 18 9-14) qui est le pécheur, il y a deux positions qui selon le moment où on l'entend on va s'identifier d'un côté ou de l'autre. Si on s'identifie complètement à l'un ou à l'autre on devient dans l'identification au pécheur, le pharisien type c'est-à-dire celui qui a Dieu dans sa poche. Il en est de même si on s'identifie au Samaritain. Il y a donc une sorte d'articulation qui fait que au lieu d'être ou l'un ou l'autre, on est et l'un et l'autre. Cela suppose un troisième terme qui n'est pas spécularisable mais qui est dans l'ordre de la parole et le l'altérité. Le désir n'est pas la pulsion, le désir est une modalité pulsionnelle.

La dénégation § 7

Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, met fin à l'ajournement du penser et du penser fait passer à l'agir. J'ai déjà en un autre lieu traité de l'ajournement du penser. Il est à considérer comme une action d'essai, un tâtonnement moteur effectué à faible dépense de décharge. Réfléchissons : où le moi avait-il précédemment exercé un tel tâtonnement, à quel endroit avait-il appris la technique qu'il emploie maintenant lors des processus de penser ? Ceci eut lieu à l'extrémité sensorielle de l'appareil psychique, au niveau des perceptions des sens. Selon notre acception, la perception n'est en effet pas un processus purement passif, car le moi envoie périodiquement des petites quantités d'investissement dans le système de perception au moyen desquels il goûte les excitations extérieures, pour à nouveau, se retirer après chacune de ses avances tâtonnantes.

« Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice ». Toute l'action analytique enseigne le contraire. Il faut opposer jugement et penser. Le jugement est articulé à la parole : décider par le penser c'est sortir de l'hésitation tâtonnante du jugement. Ce qui juge, c'est ce qui discerne, sépare, c'est la parole.

Rapport au digestif : tentative originelle de s'identifier à ce qui n'est pas humain.

La tête ne peut pas accoucher, elle ne donne pas la vie. Le psychotique n'a pas de visage, il est dans sa tête, rien ne peut bouger. À mettre en parallèle à bouger dans le ventre.

(Texte distribué par Denis Vasse)

7 - La désaffection du corps : le mensonge et le refus de naître.

Le « comme si jamais », avons-nous dit, s'inscrit au crédit d'un moi tout puissant : son arme est la dénégation.

Ce crédit subjectif est imaginaire : celui du moi. Il n'a aucune valeur relativement au Réel que vise le désir dans la parole pleine : pas de poids de vérité. Toute la question est d'y reconnaître le mensonge.

Il n'y a de crédit que pour et dans une banque de données qui s'échangent sur le mode de l'opération binaire, hors de toute signification de vérité et/ou de mensonge et qui rend le sujet étranger à ses représentations mêmes.

Ça se voit couramment.

Peut-être faudrait-il avoir le courage d'avancer que le principe de plaisir – déplaisir pour Freud est celui qui règle la manière dont les représentations (significations) s'éprouvent dans le corps, tous corps : elles l'éprouvent en effet par la médiation de l'appareil psychique. Il implique l'existence d'une dimension quantitative... d'où la plus ou moins grande possibilité de supporter... jusqu'au rejet hors de soi (ça me plaît – ça me plaît plus – ça me fait plaisir – ça va me faire plaisir...), jusqu'à rendre étranger son corps à l'épreuve : joie ou peine, plaisir ou déplaisir...

Nous connaissons bien ce passage (ce forcing) à partir duquel justement un malade devient étranger à toute rencontre : il n'est plus affecté par rien et l'horreur de cette souffrance de ne pas souffrir... vient justement de ne pouvoir se dire (faute de pouvoir être entendu sans risquer d'être « réellement » exclu du monde, de mourir).

Je l'ai rencontré chaque fois que se dénoue le nœud psychotique ou psychotisant de quelqu'un.

Au cours d'une cure qui ramenait l'analysant jusqu'en ce point (régressif) de rejet de lui-même qui lui permettait d'éviter la souffrance du conflit et de la séparation parentale dont il incarnait pourtant l'union, un patient me disait : « en ce point je n'existe pas. Je ne sens plus rien dans mon corps ».

C'est un homme que les conflits « institutionnels » ébranlaient jusqu'au tréfonds alors même qu'il y répondait par la violence muette d'une apparente indifférence. Après en avoir parlé, il disait « comme ça » que les choses du passé ou le passé l'empêchaient de vivre le moment présent. J'avais avancé alors que l'institution dont il ne pouvait pas supporter le conflit était celle du mariage... comme si c'était lui qui était le responsable emblématique de cette union (c'est un aîné, fruit de la séduction...) et non l'inverse.

Il me semble que le psychotique nous dit à quel point il peut se laisser basculer du côté de l'indifférence au principe de plaisir : aucun redoublement d'affect ne le touche en bien ou en mal et peu importe la quantité de bonne volonté qu'on y met, la quantité d'incitations... c'est le concept même de limite qui ne se conçoit plus, qui n'a plus de sens parce qu'il est déconnecté de la rencontre qui seule, dans l'ordre de la parole, et/ou du corps peut lui en donner. De la rencontre... en tant qu'elle a toujours peu ou prou à voir avec la naissance du sujet.

La rencontre n'est plus alors qu'une blessure sans affect que toute nouvelle rencontre rouvre et que le délire vient tenter de cicatrifier. La blessure, dans un redoublement de l'imaginaire, devient plaie atone où se confirme la volonté de disparition de toute altérité : l'évacuation de l'autre dénie toute altération et blessure. Elle dénie toute limite. La parole en effet ne peut que donner soif et blesser puisqu'elle s'adresse au sujet qui n'est pas moi. Elle peut devenir quelque chose d'insupportable pour le narcissisme dont elle ne cesse de déloger le sujet. Elle est évitée parce qu'éprouvée comme risque de désordre et de mort au point que le psychotique ne sait plus et ne veut pas savoir que c'est l'Autre qu'il rejette. La force libidinale du désir s'inverse jusqu'en un vouloir ne pas vouloir où s'engloutit le sujet naissant. Alors il jette le bébé parlant avec l'eau des mots qui ne disent rien. Il ne veut pas le savoir et ne veut pas savoir qu'il ne veut pas savoir car une telle dénonciation du mensonge en lui le priverait de la satisfaction narcissique d'être-sans-autre. Cette satisfaction ne peut être que répétitive (et imaginaire) puisqu'elle est le déni de la rencontre et du corps lui-même : en tant que négation répétitive du présent (la parole et le corps), elle se donne perpétuellement comme dénégation

de l'origine (il n'y a pas d'Autre), démenti d'un événement originel, d'une rencontre de l'Autre et du sujet où moi n'était pas et dont il est issu... pour le temps d'une histoire. L'hystérique nous apprend que cette satisfaction du pas d'autre est de l'ordre d'une vengeance aveugle (qui s'en prend à ce qui parle parce que ça parle). Et le pervers lui nous apprend qu'il y a dans cette satisfaction (où aucune limite dans l'ordre du quantitatif ne renvoie au sens, à la signification) une jouissance morbide qui reconnaît en la déniait toujours dans une confusion dont il a les clés et la pratique, la limite entre la vie et la mort, entre la vie où le corps fait effet de vérité... et la mort où le corps déshabilité fait effet de mensonge. Cette confusion s'origine dans la dénégation même de la parole, la dénégation du lien vivant (limite) entre le plaisir/déplaisir, la chair, et la signification qu'il a pour l'Autre, la parole.

Il me semble que la dénégation trouve son ressort le plus redoutable dans le refoulement du refoulement, le refoulement ne fonctionne plus comme cette agrafe qui relie le langage constitué... au corps parlant. Il s'ensuit un aplatissage du relief de la parole et une disparition de l'effet métaphorique. La métaphore autorise habituellement le repérage – toujours ouvert – du sujet. Et, en ce sens elle s'oppose au glissement métonymique où il risque de s'enliser (schizophrénie). Cette ouverture métaphorique conduit l'attention (p. 4) qui « va au-devant des impressions sensorielles » (au lieu de les ignorer) - en même temps qu'elle autorise l'accès au dépôt des signifiants de la mémoire : l'ouverture à l'Autre passe alors par sa propre histoire avec les autres.

Si on prend le temps de lire ce que Freud et Lacan écrivent à la lumière de l'expérience clinique, on perçoit bien qu'il n'y a que dans l'ordre de la parole posée comme originaire médiation qu'on peut comprendre le rapport que Freud implique ici entre les impressions sensorielles et la mémoire : cette originaire médiation est le corps d'un sujet naissant de la parole d'un Autre : le corps de l'homme parlant n'existe alors que dans la reconnaissance de la parole d'un Autre.

C'est bien ce que faisait entendre le patient qui nous conduit sur le chemin quand il témoigne de son incapacité à naître :

« Ne pas sentir son corps, disait-il, c'est aussi comme si mon corps ne m'appartenait pas... »

L'océan (c'est la distance que petit, ses parents avaient mis entre eux)...

A cet endroit, ça peut pas prendre corps... et j'ai pas le souvenir d'un contact avec mes parents... c'est à dire que mes parents me touchent... ou me portent mais je suis séparé-né... quand je suis né... c'est comme si ça avait pas été compris... que j'étais né ou « qu'un enfant était né »... (avant la naissance un enfant est porté par la mère, après il est porté par les deux).

C'est le cri de son deuxième enfant... qui le « réveillera » et lui donnera l'assurance d'une présence qui autorise le nouveau-né à entrer dans le temps. Son deuxième enfant - au cours de l'analyse – l'aura fait naître comme sujet non pas comme dans les romans, parce qu'il aurait suscité en lui je ne sais quelle tendresse venue d'ailleurs. Il l'aura remis sur la voie de sa propre naissance en devenant l'objet d'un rejet (impossibilité de le rencontrer) qui va renvoyer sur le divan au jeu d'un refus de sa propre naissance comme sujet parlant articulé dans l'inconscient et dans la régression, au rejet de la naissance et de la vie de son frère quand il avait deux ans et qu'il ne pouvait y avoir qu'un enfant unique et adulé de ses parents, qu'UNE VIE : la sienne confondue avec celle de ses parents. ... ce qui interdit toute naissance, toute séparation. Toute séparation, toute naissance ne peut être que non-vie, vie promise à la mort (mourra) : « Je suis sépa-

ré-né, dit-il. Quand je suis né, c'est comme si ça avait pas été compris... que j'étais né ou qu'un enfant était né ».

Ce qui n'a pas été compris quand son frère est né, c'est bien cela : il ne comprenait pas, lui, ce que c'était que naître, ce que c'était que la vie qui se donne à d'autres sans que pour autant elle me soit retirée ou qu'elle risque de l'être. Ce refus de comprendre par (peur) ou cette impossibilité de comprendre là où il n'y a pas les mots qui touchent au cœur dans une relation non incestueuse, vont se manifester dans le transfert... longtemps après.

Après plusieurs séances pendant lesquelles nous avons avancé à pas de loup, vers la zone cicatricielle, cette zone endurée du cœur qui fait que les mots n'y pénètrent pas comme en un cœur de chair, mais qu'ils y glissent comme sur un cœur de pierre pour aller tourner en ronde folle dans la tête, et que j'avais mis des mots – comme une bouteille à la mer - sur les notions d'ouverture, de joie, de colère et d'humiliation...je m'étais entendu répondre qu'il avait un rhume... et que c'était tout coincé dans la tête.

À la séance suivante, silence de souffrance et de soupirs jusqu'au moment... où il me dit que quand il a parlé du rhume, la dernière fois, il n'y avait pas que ça... et que c'était revenu constamment.

*« Ce mouvement en moi...
C'est comme si je redevais petit bébé
C'est ça que j'ai bloqué
Et de loin quand j'y pense...
C'est comme si jamais...
Ça n'a jamais été... »*

Qu'il y ait un nouveau-né, c'est comme si jamais cela n'avait jamais été ! En rigueur de termes, ce n'est pas qu'il ne l'a jamais été, nouveau-né, c'est qu'il a toujours (?) refusé de l'être. Ce qui est vrai, c'est qu'il a toujours été dans le refus d'être né c'est-à-dire séparé, parlant à... ouvert au don de la vie et aux effets que les mots font dans le cœur et dans le corps. Cela pour maîtriser cette séparation et la nier.

Il me semble que c'est dans de telles structures que le refus de parler, d'interpréter sa ou « la » naissance comme ouverture à la vie et entrée dans le temps vient se prendre en masse inconsciente avec le rejet du don de la vie, le rejet de l'existence.

On pourrait dire qu'il y a là une confusion originelle entre le jugement d'attribution qui discerne par le jeu du plaisir et de la peine qu'il m'est donné de vivre dans un corps séparé des autres et le jugement d'existence qui reconnaît qu'il y a de la vie là où ça rit et ça pleure et où ça représente le sujet.

Tout s'inverse alors ; ce n'est pas ce qui anime une chair qui, sous la domination du principe de plaisir, indique qu'il y a là un sujet désirant et parlant : une vie attribuée. C'est dans la négation des affects qui me touchent, le seul jugement intellectuel, le seul jeu des idées sous la domination de mon bon vouloir qui est vouloir de ne pas vouloir la vie... comme si jamais toute la vie n'était que ma vie. Vouloir sans parole et sans autre, vouloir qui ne veut rien entendre du plaisir et de la peine ni dans les autres ni en soi, vouloir d'une puissance de vie qui est à elle-même sa propre fin, vouloir d'orgueil dont le fantasme de toute puissance infantile est le lieu et qui projette là où ça s'ouvre et où ça se donne l'image d'un surmoi féroce qui occulte l'ouverture et forclôt le don.

En ce lieu imaginaire il n'y a ni création, ni pardon. Il ne peut pas y avoir de pardon parce que il n'y a pas de création et il ne peut pas y avoir de création parce qu'il n'y a pas de pardon. Il n'y a qu'un refus capricieux de se laisser aller à la dette symbolique d'un vivre avec... sans rien devoir à nos images ! Vivre avec quelqu'un sans rien lui devoir, c'est vivre sous la loi commune à tous comme à chacun qui se donne : UNIQUE-

MENT. Vivre ainsi, c'est constamment sortir de la jalousie qui refuse aux autres et finalement à soi-même le don de la vie... sous le prétexte que si la vie est don, si elle est donnée, attribuée dans l'acte où j'y adhère, je ne suis plus seul à vivre je ne suis plus l'UNIQUE IMAGINAIRE au rouet qu'actionne jusqu'à épuisement le refus d'être « un parmi d'autres ».

Puisqu'il doit constamment dénier le dédoublement où il se produit dans une répétition mortifère, une répétition qui ne cesse de projeter inconsciemment l'image de moi à l'endroit où ça – l'imaginaire – s'ouvre à la dimension de la parole et de l'altérité dans la naissance du sujet.

Car il n'y a de sujet que naissant, naissant de l'adhésion d'une vie qui prend LA vie qui se donne.

La dénégation § 8

L'étude du jugement nous ouvre, peut-être pour la première fois, la compréhension de la naissance d'une fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires. Le juger est le développement ultérieur finalisé de ce qui, à l'origine, résulte du principe de plaisir : l'introduction dans le moi ou l'expulsion hors du moi. Sa polarité semble correspondre au caractère d'opposition des deux groupes de pulsions reconnues par nous. L'affirmation en tant que remplaçant de l'unification fait partie de l'Éros, la dénégation suite de l'expulsion de la pulsion de destruction. Le plaisir universel de nier, le négativisme de plus d'un psychotique, est vraisemblablement à entendre comme indice du démêlement des pulsions par le retrait des composantes libidinales. L'accomplissement de la fonction de jugement est rendue possible, mais d'abord par ceci : la création du symbole de négation a permis de penser un premier degré d'indépendance à l'égard des résultats du refoulement et par là aussi de la contrainte du principe de plaisir.

Dans ce texte, Freud articule « jugement » et « jeux pulsionnels ».

La pulsion n'est pas le corps. Il y a corps là où il y a sujet. Le corps c'est le lieu du sujet. La pulsion voudrait être le lieu du sujet mais elle n'est le lieu du sujet que dans l'imaginaire, là où ça ne fait pas corps précisément.

Le juger (l'acte du jugement résulte du principe de plaisir. Le plaisir universel de nier est un synonyme de principe de plaisir. Ce qui est universel se retrouve par définition à l'origine et a quelque chose d'originnaire : c'est-à-dire que principe ou universel c'est une seule et même chose. Donc si le principe universel est ramené comme le résultat du principe de plaisir c'est :

*- introduire dans le moi
ou - expulser hors de moi.*

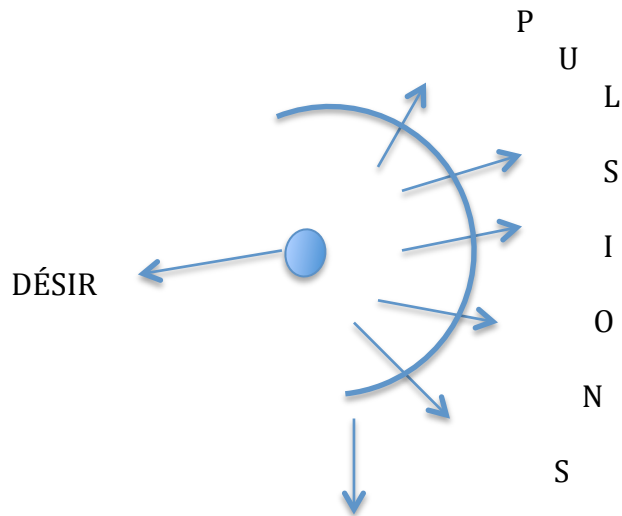
Il y a identité entre introduire dans le moi et expulser hors de moi. Le plaisir qui consiste à mettre hors de soi ce qui gêne ou en soi ce qu'on aime, c'est finalement la même chose : c'est une manière de satisfaire au jugement de moi sur moi.

Le plaisir universel de nier, le négativisme de plus d'un psychotique est vraisemblablement à entendre comme indice du démêlement des pulsions par le retrait des composantes libidinales.

Qu'est ce que ça veut dire ?

Il nous dit que par le retrait des composantes libidinales (de ce qui unit) il va y avoir désintringement des pulsions. S'il y a retrait de ce qui unit, il y a démêlement des pulsions qui vont agir indépendamment les unes des autres, ce que l'on rencontre, en particulier dans la psychose. Dans le plaisir universel, chaque pulsion fonctionne pour elle-même. Une pulsion apparaît comme la fin dernière, la finalisation. Finaliser ce

qui résulte du principe de plaisir par le choix d'une pulsion, par la prééminence d'une pulsion sur les autres.



Retrait de ce qui unit (le désir) : chaque pulsion se met à fonctionner pour elle-même.

Au niveau du jugement :

- l'affirmation serait du côté d'éros et de l'unification.*
- la dénégation du côté de la pulsion de destruction et de l'expulsion.*

La fonction de jugement n'est pas sous la contrainte radicale du principe de plaisir. Pour ne pas le mettre sous cette contrainte, il faut rétablir les résultats du refoulement, ce qu'enlève la dénégation. En effet la dénégation perçoit intellectuellement le contenu du refoulement tout en faisant l'impasse sur l'acte même du refoulement.

C'est la création du symbole de la négation qui empêche la dénégation de fonctionner comme nous l'avons vu c'est-à-dire empêcher qu'il y ait purement et simplement dénégation. La dénégation c'est « non » de « non » : c'est le lieu du refus de l'ouverture à l'autre. La négation de ce qui unit, la négation des composantes libidinales, c'est la négation du désir : psychose, mutisme. Il ne peut y avoir dénégation du désir sans qu'il n'y ait d'une certaine manière tentative de nier la parole.

Si on sort de l'équivalence désir égale pulsion (ce qui court encore actuellement après avoir lu Lacan), on arrive à la conclusion que la pulsion est une modalité du désir. Le désir ne peut être réduit à une pulsion ni même à l'ensemble des pulsions. Il est ce qui fonde la pulsion et ce qui lui échappe. C'est dans la mesure où un bébé, par l'effet de la castration orale n'est pas réduit au suçotement du lait, de la voix, de la peau de sa mère, qu'il est renvoyé à ce qui surgit d'une identification symbolique à quelqu'un d'autre. Le désir est lié au manque et à l'interdit. Il ne peut y avoir de désir sans loi en tant qu'elle est don de parole de quelqu'un. Il n'y a pas de loi en soi.

Le psychotique se met dans le retrait du désir. Le retrait du désir comme tout ce qui nous arrive, c'est à la fois là où on nous met et à la fois là où on se met. Il y a toujours les deux.

Parce que le bébé est comme bébé d'une humanité différente des adultes, ce qui fait lien entre le bébé et ses parents, c'est qu'ils sont de la même humanité c'est-à-dire que ça parle dans les deux. Sinon on tombe dans une autre pulsion qui est celle de l'accusation en se prenant comme victime. C'est le fait que ça parle qui lie les pulsions parce que ça part de l'identité d'un même qui n'est pas un même obéissant à la pro-

blématique pulsionnelle de l'incorporation ou de la décorporation. C'est un même dont Lacan nous dit qu'il nous réduit à la division c'est-à-dire un même qui nous indique notre identité de sujet. Ce n'est pas à ce que le moi peut penser qu'il a incorporé ou décorporé, mais un rapport à l'autre. « Je est un autre », un rapport de parole. « Il n'y a pas de rapport sexuel » signifie qu'il n'y a pas de rapport pulsionnel car la problématique pulsionnelle est perverse puisqu'elle ramène tout à elle et qu'elle meurt de l'acte même où elle est satisfaite. C'est bien dans la mesure où nous ne sommes en aucun cas réductible à la satisfaction d'une pulsion qu'il y a place pour quelque chose qui s'appelle le désir. On n'est pas réductible à un corps : notre corps est forcément le lieu de l'articulation du même et de l'autre.

La création du symbole de négation. *Le « non » est en référence à ce qui parle en tant que ce qui parle est référé au désir de l'autre. On peut dire au niveau de la symbolique la même chose du « oui ». Le « non » et le « oui » sont le symbole d'un refus ou d'une adhésion à la parole en temps qu'elle est désir de l'autre. On ne peut donc échapper à la question de la loi. Souvent nous risquons d'être dans l'aberration du discours où le rapport oui/non n'implique plus un rapport à ce qui parle mais simplement à ce dont il est parlé. Nous sommes sans arrêt tentés d'employer la signifiante pour la signification.*

Or le symbole de la négation est le symbole de la rencontre, même nié ou dénié, avec ce qui parle en nous, mais c'est trop souvent ce que nous ne voulons pas : nous voulons le désir universel. Nous n'en voulons pas parce que ça nous déloge constamment de l'objet de notre désir qui est notre moi.

Le psychotique a pris le chemin de nier ce qui parle. Le délire vient cicatrifier ce qu'a d'insupportable la position de jalousie et de rivalité.

L'analyste, par sa seule présence se pose à l'endroit de l'autre et ça ne se termine que quand il y a rencontre.

On peut se demander comment Freud se dépatouille pour nous dire que le principe de plaisir déplaisir trouve sa force dans le plaisir universel de nier. On pourrait bien nier le monde entier on n'y arrivera jamais. Le plaisir universel c'est le fantasme de toute puissance, c'est être le seul sans autres.

Il ne faut pas perdre de vue que oui et non, ça se dit à quelqu'un : ça remonte jusqu'à la parole originaire qui nous constitue comme parlants. S'identifier, c'est s'identifier à celui qui parle, à ce qui parle et non à son père ou à sa mère. La scène primitive c'est ce qui se passe entre père et mère.

Chez le psychotique il y a le plaisir universel c'est-à-dire l'exclusion de la parole. Le vide c'est le lien à l'autre. C'est l'absence qui représente la trace de l'autre. Il faut faire le deuil de vouloir s'ouvrir : c'est l'autre qui permet l'ouverture, c'est croire que ça parle : c'est le passage de la drague à la rencontre.

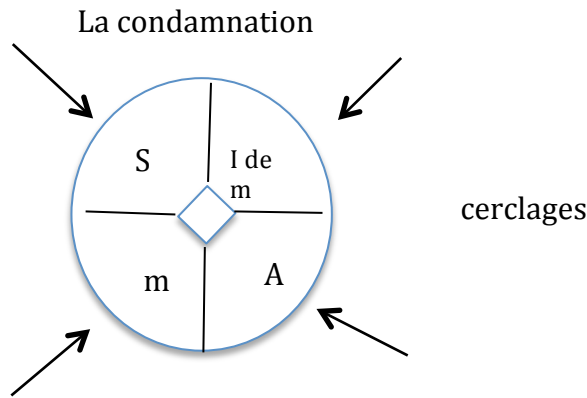
La dénégation § 9

Cette façon de concevoir la dénégation s'accorde fort bien avec le fait que l'on ne découvre dans l'analyse pas un « NON » venant de l'inconscient, et que la reconnaissance de l'inconscient, du côté du moi s'exprime dans une formule négative. Nulle preuve plus forte de la découverte réussie de l'inconscient que lorsque l'analysé, avec la phrase : « cela je ne l'ai pas pensé », ou « cela je n'ai jamais pensé », y réagit.

La loi en tant qu'elle est l'instance symbolique par excellence délivre du dédoublement imaginaire. Par ailleurs, la loi peut être utilisée comme lieu de non rencontre, en excès ou en absence ce qui a les mêmes effets. Reste ouverte la question du

contenu de la loi : c'est la régulation entre moi et l'autre en tant qu'il n'est pas qu'une image de moi. Le « a » est à la fois l'image de moi et la métaphore du « A ».

Quand ça parle, le « A » n'est plus une image de moi collable, il est comme moi référencé au sujet et métaphore de l'altérité. La division est partout. La parole alors circule et ça parle en moi et partout. On ne sait pas ce que c'est que la parole. Dans le dédoublement, la loi c'est moi qui suis l'image que j'ai de l'autre pour être moi-même la parole. L'autre n'est pas l'image de moi même si ça fonctionne comme ça dans l'imaginaire. Sans autre ça ne parle pas et ça ne parlera jamais : il n'y a donc pas de sujet. Il n'y a pas d'autre signifiant de la parole que le corps.



1

